Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 77 (1989)

Heft: 8-9

Artikel: Ni potiches ni bas-bleus

Autor: Tendon, Edwige

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-279121

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

qui exerce toujours une pression extrêmement forte ».

Un sexe gêne l'autre

Une enseignante de biologie a donné des cours d'éducation sexuelle dans des classes mixtes : « C'est typiquement le genre de cours que l'on devrait donner séparément, car les questions et les explications ne recouvrent pas les mêmes fantasmes. Les connaissances sont différentes et chaque sexe gêne l'autre. A 12-13 ans on ne se connaît pas intimement, alors comment débattre de sexualité, d'intimité ? »

Une gêne réelle, comme le prouve l'exemple suivant : « Pour commencer l'école secondaire, j'ai mis mon fils de 12 ans dans une école de garçons, raconte une mère. Au début, il s'est plaint du manque de filles, de douceur, de calme. Au bout d'une année, sans que je le lui demande, il m'a avoué : « J'aime mieux cette école sans filles. Au moins on ne parle pas de sexe... ! »

« Le présupposé de départ dans les recherches influencées par le développement néoféministe est que les filles sont moins avantagées que les garçons dans le système éducatif général tel qu'il est aujourd'hui. La conséquence de ce présupposé, souvent explicite, d'ailleurs, est qu'il faut faire des changements en vue d'une plus grande équité entre hommes et femmes », écrit Martine Chaponnière*. Des changements, des améliorations qui présupposent une prise de conscience du problème.

L'identité des filles

Aux Etats-Unis, les collèges de filles existent depuis des décennies. Ils ne se bornent plus à enseigner la couture et la broderie mais donnent une éducation équivalente à celle reçue dans les collèges mixtes ou de garçons. Preuves de cette qualité d'enseignement : les élèves obtiennent de meilleurs résultats et témoignent d'une confiance en elles-mêmes plus développée que leurs consœurs des collèges mixtes. C'est en effet entre 18 et 22 ans que se constitue l'identité individuelle, et dans ces collèges tout est mis en œuvre pour développer celle des filles : le travail entre consœurs, les professeurs féminins auxquelles elles peuvent s'identifier, mais aussi la façon d'enseigner, sans parler de la solidarité des anciennes qui sont là pour les coups de pouce.

Des expériences positives importantes, car si l'on en croit Andrée Michel, directrice de recherches au CNRS de Paris pendant trente-cinq ans, il ne suffit pas d'ouvrir les portes aux filles, il faut les motiver : « Introduisez des ordinateurs dans une classe, à coup sûr les garçons vont s'y installer, explique-t-elle à une consœur du *Courrier*. Les filles sont là comme des quilles, à regarder. Si on enlève la mixité et qu'on provoque des formations spécifiques pour les filles, elles peuvent apprivoiser l'outil. C'est ce qui se fait depuis Yvette Roudy. »

Dès 1982, la ministre française a décrété qu'il était « obligatoire d'assurer la pleine égalité des chances à l'école, de lutter contre les préjugés sexistes et de faire disparaître toute discrimination ». Concrètement cela se traduit par des « actions positives », des encouragements dans le cadre de la mixité.

L'Europe en est à ses premiers balbutiements. En RFA, des orienteurs et des psychologues ont planché pour motiver des jeunes filles à opter pour des métiers de l'industrie non traditionnels. Pour celles qui les ont choisis, le problème s'est posé après la formation, l'accès à l'emploi étant quasi impossible. Suite à ces expériences négatives, l'Europe dans son ensemble a décidé d'orienter les filles vers les nouvelles technologies. Là encore la bataille est loin d'être gagnée. Catherine Valabrègue, auteure d'un rapport de synthèse sur « La recherche-action menée au cours de l'année scolaire 87/88 dans huit pays de la CEE pour inciter les filles à s'orienter vers les nouvelles technologies en vue de l'égalité des chances », a noté chez les enseignants interrogés pour son étude la même méfiance à l'égard de la notion de sexisme qu'à l'égard de tout ce qui sent le féminisme. Souvent, ils n'entrent pas en matière...

Brigitte Mantilleri
Collaboration :
Brigitte Polonovski Vauclair

* *in* « Vers une éducation non sexiste », travaux réunis par Silvia Ricci Lempen et Thérèse Moreau, Ed. Réalités sociales, 1987.

Ni potiches ni bas-bleus

Souvenirs, souvenirs... Malgré les défauts de la mixité, une ancienne élève d'une école de filles ne souhaite pas un retour en arrière.

Dans l'aile nord-est, les filles. Au sud-ouest, les garçons. Reliant les deux bâtiments, un long couloir bordé de salles réservées à l'enseignement des sciences et du dessin. Bouclé à chaque extrémité même si les filles, faut-il insister là-dessus, seraient tombées raides plutôt que de se fourvoyer hors des limites de leur territoire.

Les garçons ? Ils nous intriguaient, bien sûr. Surtout les grands. Fines mouches, nous avions repéré à quels moments nous pouvions entr'apercevoir un pantalon fanfaronnant dans la pénombre du couloir interdit. Au grand dam de notre professeur de classe, une célibataire endurcie à la verve intarissable, pour qui notre devenir se résumait étrangement en une seule phrase, abrupte et définitive : « Mesdemoiselles, vous serez mères avant d'avoir atteint 18 ans.» Filles-mères, filles perdues, un beau gâchis. Les jeunes filles en question ne pouvaient que baisser la tête sur leurs tables de multiplications.

On n'aborde jamais franchement les inconnus. Nous n'échappions pas à la règle et ne pouvions que pouffer bêtement quand il nous arrivait de croiser un garçon, ou changer de trottoir quand ils déambulaient en groupes. Notre éducation en double vase clos et volontairement différenciée rendait toute tentative d'approche infructueuse. De quoi aurions-nous d'ailleurs bien parlé ? Ils travaillaient le bois et les métaux, quand nous nous absorbions dans les talons droits, mailles perdues, aiguilles poisseuses. Nous suffoquions dans les roux et les béchamels tandis qu'ils plongeaient allègrement dans la physique ou la trigonométrie. Ils répondaient foot à la balle à deux camps. Le handicap était de taille.

Il faut dire qu'à cette époque la barre n'était pas placée très haut pour les filles. L'école avait pour ambition de former de braves potiches, futures bonnes-épouses - bonnes-mères - bonnes-ménagères. Une éducation réussie se mesurait au degré

d'enthousiasme que ces demoiselles manifestaient pour se couler dans le moule façonné par des siècles de traditions.

Pour celles, et elles étaient rares, un peu bas-bleus, qui envisageaient des études « long parcours », une seule issue : l'exil en terre virile. Elles y faisaient ce qu'elles pouvaient, solidement caparaçonnées, dans des conditions pas franchement idéales. Et sans se plaindre. Car, après tout, se seraient empressés de préciser quelques esprits mal tournés, personne ne les avait obligées à franchir les portes du gynécée.

Qu'elles aient opté pour la voie mémère ou pour la voie étroite, les filles ne sont pas toutes sorties indemnes de cette école-là. Elle leur a trop souvent, trop systématiquement, rogné les ailes. Dans ces conditions, l'introduction de la mixité représentait sinon la panacée du moins un progrès important, acquis de haute lutte par des gens qui savaient que l'enseignement prodigué aux filles dans leurs ghettos hypothéquait sérieusement leur avenir.

Trente ans après, l'extase a décru. L'ouverture aux filles des classes prégymnasiales ne leur a pas « profité » autant qu'on le pensait alors. C'est vrai. Si elles sont plus nombreuses à fréquenter les écoles supérieures, elles choisissent en majorité la filière littéraire, qui ne débouche pas toujours sur un emploi en relation avec le contenu de leurs études. C'est que pour être moins visiblé le conditionnement n'en existe pas moins et l'école, qui devrait jouer un rôle déterminant sur la voie vers l'égalité, reste cantonnée dans des routines surannées, aussi misogynes aujourd'hui qu'autrefois. Il suffit pour s'en persuader d'ouvrir certains manuels scolaires : ceux qui n'ont pas fait l'objet d'une relecture féministe attentive foisonnent encore de clichés aussi sexistes que vieux jeu.

Faut-il pour autant crier haro sur le baudet ? Il est certes illusoire d'affirmer que l'égalité existe parce qu'il y a mixité. Cette dernière a néanmoins permis aux filles de bénéficier d'une meilleure formation de base. Est-ce un enfermement « positif » que nous voulons aujourd'hui ? Ce n'est tout simplement pas raisonnable. La création de réserves protégées donnerait certes une chance à nos filles de s'emparer plus facilement des plots, du ballon, des éprouvettes ou de l'ordinateur, mais au prix d'un appauvrissement social incalculable, dont pâtiraient tous nos enfants. Ils/elles seraient mutilé-e-s d'une expérience vécue en commun pendant toute l'enfance et l'adolescence, avec pour conséquence la résurgence des vieilles représentations imbéciles et déformées que nous avions les un-e-s des autres. Le jeu en vaut-il la chandelle ?

Bien plus que sur la mixité, c'est sur les structures existantes, sur les attitudes rétrogrades qu'il faut agir, afin de donner à nos enfants, filles et garçons, la possibilité de s'épanouir hors des normes où la tradition les confine.

Edwige Tendon

FEMMES SUISSES

ABONNEZ-VOUS !

POUR LE RECEVOIR CHEZ VOUS 1 année

Fr. 45.–

NOM : Prénom :

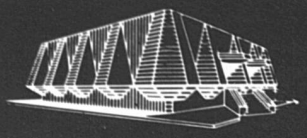
Adresse :

N° postal et lieu :

J'ai eu ce journal : par une connaissance ☐ Au kiosque ☐

A renvoyer à FEMMES SUISSES, case postale 323, 1227 Carouge

FONDATION PIERRE GIANADDA
MARTIGNY



MUSÉE GALLO-ROMAIN
MUSÉE DE L'AUTOMOBILE
PARC DE SCULPTURES

Henry Moore

26 mai - 19 novembre 1989
Tous les jours de 10 heures à 19 heures